

## L'Evêché de Tourcoing

Par Anatole France

M. LE PRÉFET WORMS-CLAVELIN causait avec M. l'abbé Guitrel dans le magasin de Rondonneau jeune, orfèvre et bijoutier. M. Worms-Clavelin était ce jour-là de très bonne humeur. Il se renversa dans un fauteuil et croisa les jambes de sorte qu'une semelle des bottines se dressait vers le menton du doux vieillard.

— Monsieur l'abbé, vous avez beau dire ; vous êtes un prêtre éclairé ; vous voyez dans la religion un ensemble de prescriptions morales, une discipline nécessaire, et non point des dogmes surannés, des mystères dont l'absurdité n'est que trop peu mystérieuse.

M. Guitrel avait, comme prêtre, d'excellentes règles de conduite. L'une de ces règles était d'éviter le scandale, et de se taire plutôt que d'exposer la vérité aux risées des incrédules. Et, comme cette précaution s'accordait avec la prudence de son caractère, il l'observait exactement. Mais M. le préfet Worms-Clavelin manquait de discrétion. Son nez vaste et charnu, ses lèvres épaisses, apparaissaient comme de puissants appareils pour pomper et pour absorber, tandis que son front fuyant, sous de gros yeux pâles, trahissaient la résistance à toute délicatesse morale. Il insista, poussa contre les dogmes chrétiens des arguments de loges maçonniques et de cafés littéraires, conclut qu'il était impossible à un homme intelligent de

croire un mot du catéchisme ; puis, abattant sur l'épaule du prêtre sa grosse main à bagues, il dit :

— Vous ne répondez rien, mon cher abbé, vous êtes de mon avis.

M. Guitrel, martyr en quelque manière, dut confesser sa foi.

— Pardonnez moi, monsieur le préfet, ce petit livre, qu'on affecte de mépriser en certains milieux, le catéchisme, contient plus de vérités que les gros traités de philosophie qui mènent si grand bruit par le monde. Le catéchisme joint la métaphysique la plus savante à la plus efficace simplicité. Cette appréciation n'est pas de moi, elle est d'un philosophe éminent, M. Jules Simon, qui met le catéchisme audessus du *Timée* de Platon.

Le préfet n'osa rien opposer au jugement d'un ancien ministre. Il lui souvint en même temps que son supérieur hiérarchique, le ministre actuel de l'intérieur, était protestant. Il dit :

— Comme fonctionnaire, je respecte également tous les cultes, le protestantisme et le catholicisme. En tant qu'homme je suis libre penseur, et si j'avais une préférence dogmatique, permettez moi de vous dire, monsieur l'abbé, qu'elle serait en faveur de la réforme.

Guitrel doux et têtue, répondit d'une voix onctueuse :

— Il y a sans doute parmi les protestants des personnes éminemment estimables au point de vue des mœurs, et j'ose dire des personnes exemplaires, mais l'église prétendue réformée n'est qu'un membre tranché de l'église catholique, et l'endroit de la rupture saigne encore.

Indifférent à cette forte parole, empruntée à Bossuet, M. le préfet tira de son étui un gros cigare, l'alluma, puis tendant l'étui au prêtre :

— Voulez vous accepter un cigare, monsieur l'abbé ?

N'ayant aucune idée de la discipline ecclésiastique, et croyant que le tabac à fumer était interdit aux membres du clergé, c'était pour

pour l'embarrasser ou le séduire, qu'il offrait un cigare à M. Guitrel. Dans son ignorance il croyait, par ce présent, induire le porteur de soutane en péché, le faire tomber dans la désobéissance, peut être dans le sacrilège et presque dans l'apostasie. Mais M. Guitrel prit tranquillement le cigare, le coula avec précaution dans la poche de sa douillette, et dit avec bonne grâce, qu'il le fumerait après souper, dans sa chambre.

Ainsi M. le préfet Worms-Clavelin et M. l'abbé Guitrel, professeur d'éloquence sacrée au grand séminaire, conversaient dans le cabinet de l'orfèvre. Près d'eux Rondonneau jeune, fournisseur de l'archevêché, qui travaillait aussi pour la préfecture, assistait discrètement à l'entretien, sans y prendre part. Il faisait son courrier, et l'on ne voyait que son crâne nu sur la table chargée de registres et d'échantillons d'orfèvrerie commerciale.

Brusquement M. le préfet se mit debout, poussa M. l'abbé Guitrel à l'autre bout de la pièce, dans l'embrasure de la fenêtre, et lui dit à l'oreille :

— Mon cher Guitrel, vous savez que l'évêché de Tourcoing est vacant.

— J'ai appris en effet, répondit le prêtre, la mort de monseigneur Duclou. C'est une grande perte pour l'église. Monseigneur Duclou avait autant de mérite que de modestie. Et il excellait dans l'homélie. Ses instructions pastorales sont des modèles d'éloquence parénétiq. Oserai-je rappeler que je l'ai connu à Orléans, du temps qu'il était encore M. l'abbé Duclou, le vénérable Curé de Saint-Euverte, et qu'à cette époque il daignait m'honorer de sa bienveillante amitié ? La nouvelle de sa fin prématurée a été particulièrement douloureuse pour moi.

Il se tut, laissant pendre ses lèvres en signe d'affliction.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit le préfet. Il est mort ; il s'agit de le remplacer.

M. Guitrel

M. Guitrel avait changé de figure. Maintenant il faisait des petits yeux tous ronds, comme un rat qui voit le lard dans le garde-manger.

— Vouz concevez, mon cher Guitrel, reprit le préfet, que toute cette affaire ne me regarde en aucune façon. Ce n'est pas moi qui nomme les évêques. Je ne suis pas le garde des Sceaux, ni le pape, Dieu merci !

Il se mit à rire.

— A propos, en quels termes êtes vous avec le nonce ?

— Le nonce, monsieur le préfet, me regarde avec bienveillance, comme un enfant soumis et respectueux du Saint Père.

— Mon cher abbé, si je vous parle de cette affaire—tout à fait entre nous, n'est ce pas ? — c'est qu'il est question d'envoyer à Tourcoing un prêtre de mon chef-lieu. Je sais de bonne source qu'on met en avant le nom de M. l'abbé Lantaigne, directeur du grand séminaire, et il n'est pas impossible que je sois appelé à fournir des notes confidentielles sur le candidat. Il est votre supérieur hiérarchique. Que pensez vous de lui ?

M. Guitrel, les yeux baissés, répondit :

— Il est certain que M. l'abbé Lantaigne porterait sur le siège épiscopal sanctifié jadis par Saint Loup des vertus éminentes et les dons précieux de la parole. Ses carêmes prêchés à Saint-Exupère ont été justement appréciés pour l'ordonnance des idées et la force de l'expression, et l'on s'accorde à reconnaître qu'il ne manquerait rien à la perfection de quelques uns de ses sermons, s'il s'y trouvait cette onction, cette huile parfumée et bénie, oserai-je dire, qui seule pénètre les cœurs. M. le Curé de Saint-Exupère s'est plu le premier à déclarer que M. Lantaigne, en portant la parole dans la chaire de Saint-Exupère avait bien mérité de ce grand apôtre des Gaules par un zèle dont les excès même trouvent leur excuse dans leur source charitable. Il a déploré  
seulement

seulement les incursions de l'orateur dans le domaine de l'histoire contemporaine. Car il faut avouer que M. Lantaigne ne craint pas de marcher sur des cendres encore brûlantes. M. Lantaigne est éminent par la piété, la science et le talent. Quel dommage que ce prêtre, digne d'être élevé aux plus hauts degrés de la hiérarchie, croie devoir afficher un attachement louable sans doute dans son principe, mais immodéré dans ses effets, à une famille exilée dont il reçut les bienfaits ? Il se plaît à montrer un exemplaire de *l'Imitation de Jésus-Christ*, qui lui fut donné, couvert de pourpre et d'or, par madame la Comtesse de Paris, et il étale trop volontiers les pompes de sa fidélité et de sa reconnaissance. Et quel malheur que la superbe, excusable peut être dans un si beau génie, l'emporte jusqu'à parler sous les quinconces, publiquement, de Monseigneur le Cardinal-archevêque en des termes que je n'ose rapporter ! Hélas ! à défaut de ma voix, tous les arbres du mail vous rediront ces paroles tombées de la bouche de M. Lantaigne, en présence de M. Borgeret, professeur à la faculté des lettres : "En esprit seulement Sa Grandeur observe la pauvreté évangélique." Il est coutumier de tels propos, et ne l'entendit-on pas dire à la dernière ordination, quand Sa Grandeur s'avança revêtu de ses ornements pontificaux, qu'il porte avec tant de noblesse malgré sa petite taille : "Crosse d'or, évêque de bois." Il censurait ainsi, mal à propos, la magnificence avec laquelle Monseigneur Charlot se plaît à régler l'ordonnance de ses repas officiels, et notamment du dîner qu'il donna au général commandant le cinquième corps d'armée, et auquel vous fûtes prié, monsieur le préfet. Et c'est particulièrement votre présence à l'archevêché qui offusquait M. l'abbé Lantaigne, trop enclin malheureusement à prolonger, au mépris des préceptes de Saint Paul et des enseignements de Sa Sainteté Leon XIII, les pénibles malentendus dont souffrent également l'Eglise et l'Etat.

Le

Le préfet tendait les oreilles et ouvrait la bouche toute grande, ayant coutume d'écouter par la bouche.

— Mais, dit-il, ce Lantaigne est imbu du plus détestable esprit clérical. Il m'en veut? Que me reproche-t-il? Ne suis-je pas assez tolérant, libéral? N'ai-je pas fermé les yeux quand de toutes parts les moines, les sœurs, rentraient dans les couvents, dans les écoles? Car si nous maintenons énergiquement les lois essentielles de la république, nous ne les appliquons guères. Mais les prêtres sont incorrigibles. Vous êtes tous les mêmes. Vous criez qu'on vous opprime tant que vous n'opprimez pas. Et que dit-il de moi, votre Lantaigne?

— On ne peut rien articuler de formel contre l'administration de M. le préfet Worms-Clavelin, mais une âme intransigeante comme M. Lantaigne, ne vous pardonne ni votre affiliation à la franc-maçonnerie, ni vos origines israélites.

Le préfet secoua la cendre de son cigare.

— Les juifs, dit-il, ne sont pas mes amis. Je n'ai pas d'attaches dans le monde juif. Mais soyez tranquille, mon cher abbé, je vous fiche mon billet que M. Lantaigne ne sera pas évêque de Tourcoing. J'ai assez d'influence dans les bureaux pour lui faire échec. Ecoutez bien, Guitrel; je n'avais pas d'argent, quand j'ai débuté dans la vie. Je me suis fait des relations. Les relations valent la fortune. Et moi, j'ai de belles relations. Je veillerai à ce que l'abbé Lantaigne se casse le cou dans les bureaux. D'ailleurs ma femme a un candidat à l'évêché de Tourcoing. Et ce candidat c'est vous, Guitrel.

A ce mot, l'abbé Guitrel leva les bras et baissa les yeux.

— Moi, dit-il, m'asseoir dans le siège sanctifié par le bienheureux Loup et par tant de pieux apôtres des Gaules septentrionales. Madame Worms-Clavelin a-t-elle eu cette pensée?

— Mon cher Guitrel, elle veut que vous portiez la mitre. Et je vous assure qu'elle est de force à faire un évêque. Je vous  
surprendrais

surprendrais bien si je vous nommais le ministre qui lui doit son portefeuille. Et moi même je ne serai pas fâché de donner à la république un évêque républicain.

M. Guitrel, soupirant, versa des paroles indistinctes qui coulaient de ses lèvres comme le murmure d'une source cachée.

— Il est vrai que je porterais dans les fonctions épiscopales cet esprit de soumission aux pouvoirs établis qui est, à mon sens, éminemment chrétien. Toute puissance vient de Dieu, celle de la république comme les autres. C'est une maxime dont je suis intimement pénétré.

Le préfet approuva de la tête.

— C'est entendu, mon cher Guitrel ; voyez l'archevêque et le nonce ; ma femme et moi, nous ferons agir les bureaux.

Et M. Guitrel murmurait les mains jointes :

— Le siège antique et vénérable de Tourcoing !

— Un évêché de troisième classe, un trou, mon cher abbé. Mais il faut commencer. Tenez ! moi, savez vous où j'ai fait mes débuts dans l'administration ? A Céret ! J'ai été sous préfet de Céret, dans les Pyrénées-Orientales ! Adieu, monseigneur.

Le préfet tendit la main au prêtre. Et M. Guitrel s'en alla par la tortueuse rue des Tintelleries, humble, le dos rond, méditant des démarches savantes et se promettant, au jour où il porterait la mitre et tiendrait la crosse, de résister, en pirce de l'église, au gouvernement civil, de combattre les franc-maçons, et de jeter l'anathème aux principes de la libre pensée, de la république, et de la révolution.